

Charles Grivel, *Production de l'intérêt romanesque*, La Haye-Paris, Mouton, 1973, 428 p.

Jean-Pierre Goldenstein

Volume 9, numéro 1, avril 1976

Claude Simon

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500391ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500391ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Goldenstein, J.-P. (1976). Compte rendu de [Charles Grivel, *Production de l'intérêt romanesque*, La Haye-Paris, Mouton, 1973, 428 p.] *Études littéraires*, 9(1), 231–234. <https://doi.org/10.7202/500391ar>

et leurs situations sociales ne sont pas semblables; tout de même, la tendance méthodologique dont il s'agit tant chez Brooks que chez Adorno est la même: l'instrumentalité *rationnelle*. La contradiction de Brooks se trouve dans le texte même, et ce n'est qu'une contradiction *médiate*. D'autre part, le prolongement idéologique du marxisme-léninisme n'est pas nécessairement le meilleur point de départ d'une analyse de l'entrelacement des formations textuelles et des autres phénomènes sociaux. Madsen croit trouver dans les recherches de Brooks sur la métaphore, dans les réflexions d'Adorno sur la contradiction entre les produits de la *Kulturindustrie* et les textes kristéviens, des dispositifs pour un renouvellement d'une science du texte en conformité [*sic*] avec une analyse adéquate de la société. Les conclusions des exposés de Brandt⁵ et de Bouazis⁶ nous semblent être analogues. Brandt distingue trois niveaux dans la *pensée* du texte:

- a) l'homotextualité
- b) l'hétérotextualité
- c) l'intertextualité

En critiquant la sémantique structurale, il lie l'homotexte (le texte comme tel au sens linguistique) à l'hétérotexte qui s'engendre à partir d'une *Verwerfung* de l'ordre symbolique, de sorte que l'intertexte traverse la mutilation signifiante de l'enchaînement virtuel de divers homotextes. Bouazis, au lieu de *dé-centrer* le champ notionnel (linguistique, psychanalytique, philosophique,...), crée une véritable inflation terminologique voire idéologique («différential», «suppléance», «disjonctivité continue», etc.) en mélangeant des concepts *précisément* définis par Kristeva, Derrida, Deleuze, Lacan...

Reprenons donc le texte de van Dijk (p. 94): les modèles génératifs en poétique nous ont montré que «pour construire une théorie adéquate de la littérature il ne faut pas seulement *penser* la littérature mais surtout *notre langage sur la littérature* [C'est nous qui soulignons.]

Christian BAUER
Université Laval, Québec



Charles GRIVEL, *Production de l'intérêt romanesque*, La Haye-Paris, Mouton, 1973, 428 p.

Le titre même du travail de Charles Grivel est révélateur d'un projet et d'un niveau d'intervention critique spécifiques. Naguère, une thèse aurait soutenu le propos inverse en étudiant l'intérêt de la production romanes-

⁵ «La pensée du texte», *op. cit.*, pp. 183-219.

⁶ L'analyse structurale de la suppléance du texte», *op. cit.*, pp. 145-181.

que de telle date à telle date. Citons, comme exemples canoniques de cette démarche, les deux ouvrages d'Henri Coulet et de Michel Raimond sur *le Roman jusqu'à la Révolution* et *le Roman depuis la révolution* (Armand Colin, coll. «U», 1967), parangons récents de ces études sur *les Origines du roman en France, le Roman français au n° siècle, le Roman français de... à..., l'Histoire du roman moderne*, etc.

Ce volume, publié dans la collection «Approaches to semiotics» dirigée par T.A. Sebeok, est fondé sur des présupposés radicalement différents. Posant la nécessité de dépasser à la fois le stade d'une analyse interne formaliste-structuraliste et l'approche positiviste-sociologique du reflet social dans la littérature, Grivel affirme sa volonté de fonder son travail sur une méthode scientifique d'analyse. Cette dernière cherche à lire les effets idéologiques du roman dans le roman, à l'intérieur d'un système textuel global (et non artificiellement isolé) considéré non pas comme phénomène littéraire culturellement valorisé, mais comme matière sémiotique, à la jonction du linguistique et du philosophique: le texte

Dans ce but, Grivel fait principalement appel à la théorie de l'information (le roman étant, abusivement à mon sens, considéré comme un processus de communication du message), à l'analyse structuraliste greimassienne et à l'analyse sémiotique pour aboutir à «la description du fonctionnement d'ensemble d'une pratique romanesque modelée sur la transformation du sens et de sa production» à l'intérieur du contexte institutionnel où l'objet culturel est produit et consommé. Le sous-titre — Un état du texte (1870-1880), un essai de constitution de sa théorie —, précise l'espace que s'est donné une telle réflexion.

Le corpus retenu par Grivel était, au départ, énorme: le roman inédit, pour adultes, publié à Paris, en volume, pendant les dix années qui ont suivi la Commune. Cette coupe synchronique effectuée à un moment particulièrement important de l'Histoire française portait sur plus de 3 000 unités. Grivel a prélevé arbitrairement 200 titres comme échantillonnage des divers niveaux de consommation du roman, d'«avant-garde», «cultivée», «bourgeoise», «populaire», sans couper ce corpus des discours sur le roman (critique, manuels scolaires,...) qui permettent de considérer celui-ci tel que l'Institution l'aperçoit et tel qu'elle désire en tirer parti.

Production de l'intérêt romanesque use de tout un appareil d'analyse dialectique — proposition, procédure, explication, objection, réfutation, formalisation, exemple(s), tableau, parallèle, rappel, renvoi, note — qui serre au plus près la démonstration théorique non sans lourdeur ni de nombreuses répétitions dont le caractère systématique tend à lasser le lecteur. Cette exposition théorique qui forme un tout en soi, est abondamment illustrée dans un volume complémentaire¹, qui propose la vérification pratique des arguments exposés dans le volume.

Le livre se divise en quatre grandes parties. I — *Théorie du texte*: étude du système puis du texte romanesque; II — *Position de narration*: l'intérêt du roman, l'extraordinaire de l'histoire, l'information romanesque,

¹ Charles Grivel, *Production de l'intérêt romanesque*, Hoofddorp, Amstelveen, Hoekstra Offset, 1973, 360 p.

les processus de mise en condition de lecture et, plus classiquement, les différentes catégories des temps, lieu et personne du texte, etc.; III. — Fonctionnement de narration: construction et destruction de la crise, conflit de fiction et fiction de conflit, problème de la vraisemblabilisation et de l'effet de mime, la démonstration romanesque; IV. — *Production de narration*: pratique idéologique du roman, son rôle de service de classe et, enfin, quelques «règles à suivre pour sortir du roman (de la fiction) de classe», pages fatalement trop brèves puisque la construction du texte à venir passe par une déconstruction radicale, actuellement en cours.

Il n'est pas question de suivre pas à pas tous les développements contenus dans un ouvrage si dense et si riche. On se contentera ici de mettre en évidence quelques-uns des axes principaux de la réflexion critique. L'œuvre étant conçue comme le produit d'un travail textuel qui excède l'énoncé linguistique, l'approche permet de penser le texte — qui n'a pas de réalité complète en lui-même — dans l'Histoire. Après la nécessaire étape d'étude interne imposée par le structuralisme en réaction contre un historicisme critique abusif, voici donc, premier point, un retour à l'Histoire. Qu'on ne s'y trompe pas pourtant. L'Histoire, pour Grivel, n'est pas un «hors-texte»; elle représente la dimension immanente du texte, la condition de sa production, la règle implicite des effets de toute lecture. Le structuralisme, en privilégiant l'autonomie interne du discours littéraire, se réduit, tout comme l'histoire littéraire qu'il pourfendait, à une pratique idéaliste. Critique matérialiste, Grivel montre comment le roman est inféodé à l'idéologie. Pour lui, théoriser la production de l'intérêt romanesque ne permet pas de lire «mieux» le roman, mais de dénuder les procédés idéologiques qui fondent son fonctionnement. L'aspect dialectique de l'analyse ne se résume pas à l'appareil formel de l'argumentation relevé plus haut. Il se situe essentiellement dans l'approche délibérée d'un tout opérant, lui-même sous-ensemble du «tout» qui l'opère. Cette étude, en effet, intègre avec bonheur les récentes propositions de la théorie de l'intertextualité (Julia Kristeva). Elle ne coupe jamais le texte de son contexte mais montre que, sans cesse, le texte répète le Texte institué et renvoie le lecteur aux archétypes auxquels il est soumis.

Loin d'être un objet de connaissance, le roman constitue tout au plus un objet de reconnaissance idéologique. L'importance accordée à la matérialité du texte (nombre de mots, circuit de publication, censure et autocensure, etc.) montre fort bien comment ce système cohérent de régularités, secrète sa lecture sous les apparences de la plus totale liberté laissée au désir du lecteur. Pour produire de l'intérêt, le texte social bourgeois raconte une histoire extraordinaire dès le titre, dès les premières lignes. Il s'agit de troubler l'ordre en rompant la positivité (sociale) par l'introduction d'une négativité quelconque. On retrouve là les éléments déjà abordés par divers narratologues. Les principaux aspects du temps, du lieu, de la personne du texte sont développés, ainsi que les divers systèmes relationnels successivement établis par Polti, Souriau, Propp, Todorov et Greimas. La formalisation de l'inventaire des rôles m'a paru assez peu convaincante. Son manque de clarté, la multiplicité des classes retenues risquent de donner à ce nouvel outil un caractère plus positiviste que véritablement opératoire. Les pages consacrées à la lecture de l'inci-

pit romanesque, à la sémiologie du titre (règles de titraison romanesque) ainsi qu'aux diverses procédures de mise en condition de lecture offrent par contre nombre d'observations fort pertinentes.

À travers la construction et la destruction de la crise, Grivel montre que l'aventure qui arrive au héros arrive en réalité au code (p. 191). Nous touchons là le centre de sa thèse et ces pages sont capitales. «Le roman se donne comme un démenti (feint) du code» (p. 193). «L'ordre archétypal a besoin d'être contesté en fiction pour être reproduit comme réalité (idéologique) dans l'esprit du lecteur» (p. 216). Autrement dit, pour Grivel, le conflit mis en scène dans le roman *représente* l'antagonisme des classes en opérant un glissement du réel au fictif. L'antagonisme fictionnel des personnes n'est que le fruit de la réduction idéologique opérée par le texte romanesque, l'ensemble se terminant, de toutes façons, par la victoire finale du *bon* sens.

On ne s'étonnera pas dans ces conditions de constater que le roman constitue l'instrument privilégié de «scolarisation» du code de classe (p. 322). Il initie le lecteur à une parole de classe qu'il *naturalise*. On comprend dès lors aisément l'impossibilité de faire dire au roman *autre chose* en ne s'attaquant qu'au seul registre de la thématique (roman populiste, prolétarien, etc.). Sortir du roman de classe implique une prise de position délibérée qui rompt avec l'effet de mime traditionnellement institué pour transformer les conditions mêmes de l'écoute romanesque. Les pressions exercées depuis plus de vingt ans par le Nouveau Roman et, actuellement, par le Nouveau Nouveau Roman, s'inscrivent dans cette perspective. Reste à savoir si le travail matérialiste du langage peut aider à l'avènement de la Révolution ou si, pour reprendre le titre d'un recueil de nouvelles publiées par Jean Ricardou, pareille entreprise ne débouche que sur des «révolutions minuscules».

Production de l'intérêt romanesque s'inscrit dans l'effort de théorisation actuellement poursuivi par les chercheurs pour tenter de mieux cerner l'objet texte. Telle qu'elle est, la minutieuse étude de Charles Grivel mérite une lecture attentive. Les différents types d'enseignants, quotidiennement confrontés aux problèmes posés par l'approche des textes romanesques, devraient pouvoir aborder ce livre stimulant qui apporte de nombreuses réponses aux questions qu'ils se posent. Les conditions matérielles qui régissent le marché de l'édition scientifique (prix de l'ouvrage, mode de publication et de présentation, type de collection) vont bien entendu, restreindre le cercle des lecteurs aux seuls «universitaires». Ces pages méritaient un plus large public que seule une publication abrégée en format de poche aurait pu procurer. On ne peut donc que regretter la pression exercée par l'Institution sur cette production qui ne manquera pas de susciter quelque intérêt dans un cercle idéologiquement (pré) déterminé.

Jean-Pierre GOLDENSTEIN

